

Jean BRUNON

Georges R. MANUE

**LE  
LIVRE D'OR  
DE LA  
LÉGION ÉTRANGÈRE  
(1831-1955)**



CHARLES-LAVAUZELLE & Cie  
Paris – Limoges – Nancy \*

C'est un fait que tout au long du XIXe siècle qui, dans la chaîne de notre histoire, se situe mieux entre la chute de NAPOLÉON et la fin de la Première guerre mondiale qu'entre ses deux millésimes, les Français ont personnifié l'idée de liberté propagée par eux en Europe aux temps impétueux de la Révolution et de l'Empire. Et c'est la raison pour laquelle ils ont vu affluer vers eux au cours de ce siècle de nombreux étrangers, ayant eu à souffrir chez eux d'un manque de liberté ou simplement désireux de s'évader d'un présent décevant.

A tous ces errants, venus d'instinct vers un pays qu'ils savaient dominé par un besoin de liberté et de prestige guerrier, la France offrait une religion nouvelle à base d'honneur et de fidélité où l'homme quel qu'il fût, soudainement transformé en serviteur d'Allah, retrouvait sa dignité.

Ainsi naquit, le 9 mars 1831 la Légion Etrangère. C'est sur la terre d'Afrique que se fixa et grandit cet ordre militaire unique dans le monde entier, cet ordre où le passé de chacun s'abolit le jour où il prononce ses vœux et qu'on peut considérer comme un dernier refuge de la valeur humaine qui ne veut pas être asservie ou se dégrader davantage.

Agée maintenant de plus de cent vingt années, la Légion Etrangère a porté nos couleurs sur les champs de bataille de quatre continents. Légendaire par son courage, sa ténacité, son esprit de sacrifice et son aptitude à entreprendre et réussir les tâches réputées les plus difficiles, cette troupe d'élite a conquis en même temps qu'une renommée mondiale une place de très grand choix dans l'Armée Française.

Actuellement, le béret vert des parachutistes, le calot des blindés et le chèche des Régiments Portés ont remplacé le couvre-nuque de la vieille Légion,

## VII

# L'AVENTURE MEXICAINE ET LA GLOIRE DE CAMARONE

(1863-1867)

**<<La 3<sup>e</sup> du 1<sup>er</sup> est morte, mon colonel, mais elle  
en a assez fait pour que, en parlant d'elle, on  
puisse dire: elle n'avait que de bons soldats!>>**

Le caporal BERG, survivant de Camerone, au colonel JEANNINGROS.



Un exposé détaillé des motifs de l'expédition du Mexique n'a pas sa place ici; il suffira de dire que, basée sur les spoliations dont étaient victimes nos nationaux du fait de la guerre civile à l'état latent dans ce pays, la véritable raison fut l'intention de NAPOLEON III de réaliser l'union des races latines contre l'expansion des Etats-Unis.

Un premier contingent de troupes françaises débarqua à la Vera-Cruz en 1862; mais, ayant imposé l'archiduc MAXIMILIEN, frère de l'empereur d'Autriche, et sa femme Charlotte, fille du roi des Belges, comme souverains du Mexique, NAPOLÉON III se trouva peu à peu engagé dans une opération de guerre dont l'envergure dépassait l'objet.

Pendant quatre ans, il fallut lutter contre les partisans de JUÁREZ et tenter de réduire une guérilla sans cesse renaissante sur tous les points du pays.

En 1865, la guerre de Sécession ayant pris fin avec la victoire des Nordistes, les États-Unis apportèrent ouvertement leur aide à JUÁREZ. L'année suivante, le coup de tonnerre de Sadowa faisant naître de graves inquiétudes du côté allemand, NAPOLÉON III décida l'abandon de la partie engagée au Mexique. Nos dernières troupes quittèrent ce pays en mars 1867.

## Dans les Terres Chaudes.

Le Régiment Étranger n'ayant pas été prévu dans la composition du Corps expéditionnaire français destiné au Mexique, les officiers subalternes, à la fin de 1862, adressent directement une pétition à l'Empereur.

Cette démarche insolite est couronnée de succès: le plus ancien dans chaque grade est puni, mais, le 19 janvier 1863, le colonel reçoit l'ordre de se tenir prêt à partir avec deux bataillons.

Le colonel JEANNINGROS, commandant le Régiment Étranger est une personnalité. Enfant de troupe au 66<sup>e</sup> de Ligne, il est soldat depuis l'âge de 14 ans. À 19 ans, il reçoit le baptême du feu et sa première blessure au combat de Moulay-Ismaël, en 1835. Quand, l'année suivante, il entre au Corps des zouaves, il a été blessé trois fois. Il le sera encore trois fois pendant qu'il franchira tous les grades jusqu'à celui de colonel du 43<sup>e</sup> de Ligne, d'où il passe, sur sa demande, à la tête du Régiment Étranger, le 24 mars 1862.

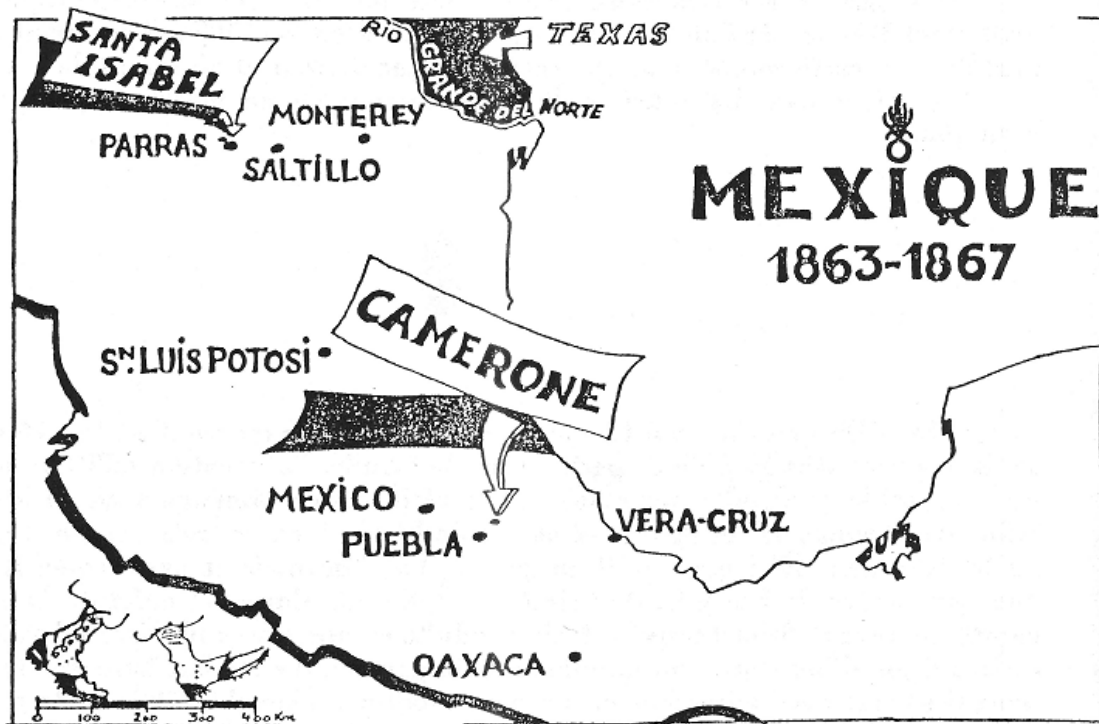
Homme d'action, rude de caractère, JEANNINGROS n'a jamais servi à la Légion; cependant il la connaît bien et possède toutes les qualités lui permettant de s'imposer à cette troupe d'élite. D'origine modeste, ne sortant d'aucune école, il doit son élévation à ses connaissances en art militaire et à une profonde expérience de la guerre.

Les débuts de la campagne du Mexique sont, pour le Régiment Étranger, une déception: à l'effectif d'environ 2 000 hommes (deux bataillons à 7 compagnies, compagnie hors rang et musique), il reçoit pour mission la garde des Terres Chaudes et la protection des convois entre le port Vera-Cruz et Puebla, dont on fait le siège. Cent-vingt kilomètres de pays à surveiller en zone tropicale, où sévissent le paludisme, le typhus et le «vomito negro», la terrible fièvre jaune.

Surveillance active, car les bandes de guerilleros profitent de la moindre faute avec une rare habileté. En outre, la population est, bien entendu, à la dévotion de ces bandes.

Ainsi, c'est une obscure besogne «d'arrière» qui est donnée aux légionnaires venus au Mexique pour en découdre et de préférence, comme de coutume, au premier rang.

C'est cependant grâce à cette mission de police que la Légion allait atteindre, avec le sommet de l'héroïsme, «l'immortalité de Camerone», et que les fastes de l'Armée française devaient s'enrichir d'un «des plus brillants faits d'armes qu'on ait dressé à sa gloire».



*Carte du Mexique avec CAMERONE et Santa ISABEL*

### **Le Sacrifice suprême à Camerone.**

Presque jour pour jour, ce fut un mois après le débarquement du Régiment Étranger au Mexique qu'eut lieu le combat de Camerone, action héroïque entre toutes, dont, plus tard, l'anniversaire sera célébré avec éclat à la Légion.

Le 29 avril 1863, à Chiquihuite, le colonel JEANNINGROS apprend le départ de la Vera-Cruz d'un important convoi pour Puebla; du matériel de siège, des munitions et trois millions en numéraires. Après le diner, le colonel en parle au capitaine DANJOU, adjudant-major du 1<sup>er</sup> bataillon. L'insécurité de la région que surveille ce bataillon, de Passo del Macho (passage du mulet) jusqu'à Chiquihuite et à la rivière de l'Atoyac, impose l'envoi d'une compagnie au-devant du convoi, propose DANJOU. Tirant de sa poche un carnet, accessoire essentiel de ses fonctions, le capitaine y voit que c'est le tour de la 3<sup>e</sup> compagnie à marcher; mais, constatant que tous les officiers de celle-ci sont malades et que le poste de capitaine est vacant, il propose au colonel de prendre le commandement pour la durée de l'opération. Le colonel JEANNINGROS accepte.

Du fait de ses fonctions, DANJOU fait popote avec le porte-drapeau, le sous-lieutenant MAUDET, et l'officier-payeur, le sous-lieutenant VILAIN. Apprenant que DANJOU partait pour cette course d'une journée, ils demandèrent et obtinrent de l'accompagner.

Ainsi, aucun des officiers de cette compagnie ne marchait pour son tour et à sa place.



Jean DANJOU est né à Chalabre, non loin des Pyrénées dont les crêtes neigeuses se distinguent très bien de ce petit bourg de l'Aude. Sa vocation militaire date du jour où, à la table de famille, un officier fit le récit de ses campagnes en Afrique. Sorti de Sant-Cyr à vingt ans et incorporé au 51<sup>e</sup> de Ligne, il passe trois ans plus tard, en 1852, au 2<sup>e</sup> Régiment Étranger, qu'il ne quitte plus désormais et avec lequel il prend part aux campagnes de Kabylie, de Crimée, d'Italie, du Maroc, et enfin du Mexique, Il est capitaine devant Sébastopol; sa belle conduite et une grave blessure lui valent la croix de la Légion d'honneur. Amputé de la main gauche, il s'est fait faire une main en bois, dont il se sert avec adresse «même pour monter à cheval». Officier de grand avenir, DANJOU était l'objet de l'admiration tous ceux qui le connurent; il fut un vrai chef de Légion, ayant du coup d'œil, du sang-froid, de l'autorité et bien entendu, de la bravoure. Le caporal MAINE a complété ce portrait: «Je le reverrai toujours, avec sa belle tête intelligente, où l'énergie se tempérerait si bien par la douceur».

Sorti du rang, le sous-lieutenant VILAIN a été décoré comme sergent-major à Magenta. MAUDET était «un de ces vieux braves comme on en choisissait alors pour porte-drapeau», a écrit le général ZÉDÉ.

Ces trois officiers sont à la hauteur de la terrible situation dans laquelle ils allaient inopinément se trouver.

Quant à la 3<sup>e</sup> compagnie, c'était une des plus solides du régiment et, en examinant sa composition, on croirait lire le contrôle nominatif d'une compagnie actuelle de Légion. Il y a des Polonais et des Allemands, des Belges, des Italiens, des Espagnols, et une majorité de Français. Le caporal MAINE a gagné la Légion d'honneur comme sous-officier de chasseurs à pied à l'assaut de Malakoff; il a rendu ses gallons pour s'engager à la Légion et partir avec elle au Mexique. Le caporal BERG est un ancien lieutenant de zouaves. Le plus jeune légionnaire est un Polonais de 19 ans, GORSKI; il reçut la Médaille militaire après Camarone. Lorsque au début de sa carrière le sous-lieutenant CLÉMENT-GRANDCOURT, plus tard général, arriva à Sidi.Bel-Abbès, le légionnaire KUNASSEK venait de quitter la Légion; c'était le dernier des survivants de Camarone.

Ainsi, bien que venus de tous les milieux et de tous les pays, les soixante-deux hommes se trouvant sur les rangs de la 3<sup>e</sup> compagnie le 29 avril 1863, feront bloc le lendemain, comme toujours à la Légion.



Le 30 avril, à une heure du matin, le capitaine DANJOU se met en route avec sa petite colonne; sa mission est de gagner Palo-Verde (taillis Vert) et d'explorer les environs à une lieue de ce point, battant les abords de la route pour déceler et disperser les embuscades de guerilleros.

Les légionnaires sont en veste de petite tenue avec épaulettes, et pantalon de treillis. Ils portent le grand sombrero de latanier, mais pour la marche seulement; le képi est accroché à la musette par les jugulaires. Pas de havresac; les vivres et les munitions sont chargés sur deux mulets; on n'a pas pris d'outils et leur absence se fera cruellement sentir. Fusils à piston, rayés, la munition est une balle cylindrique; 60

cartouches par homme dans les gibernes. Le capitaine DANJOU possède une carte dressée par l'Etat-Major français.

Le relief du terrain des «Tierras Calidas» est peu accentué; végétation tropicale, cultures, plantations d'arbres fruitiers, lacs de boue par temps de pluie, ruisseaux (en raison de son nom, celui de Camerone, ou plus exactement Camáron, doit contenir beaucoup d'écrevisses); maisons misérables, la plupart en ruines.

Toujours parfaitement renseignés par les indiens de nos plus légers mouvements, les Mexicains ont appris la date du départ du convoi de la Soledad et décidé de l'enlever.

Une force importante se concentre vers la Coya, à proximité de notre ligne de communication: 800 cavaliers dont 500 réguliers armés du sabre et de la carabine, un certain nombre de la lance, et 300 partisans; 3 bataillons d'infanterie régulière (Jalapa, Vera-Cruz, Cordova). En tout environ 2 000 hommes.

Ne disposant d'aucune cavalerie dans la région, nous ignorons tout de cette concentration; le fait a sa valeur car, dans le cas contraire, il est possible que les événements qui allaient se dérouler eussent été différents.

Repartant de Passo del Macho à 2h.30 du matin, après avoir pris contact avec la compagnie de grenadiers du capitaine SAUSSIÉ, DANJOU reprend sa marche en même temps que 600 cavaliers du colonel MILLAN sautent en selle pour le suivre, à son insu.... Le chef mexicain, qui a compté nos hommes, a résolu d'enlever la colonne avant qu'elle ne rejoigne le convoi parti de la Soledad.

Vers cinq heures, la compagnie passe à proximité du hameau de Camerone, pousse une reconnaissance vers l'Est et se rabat ensuite vers Palo-Verde où, le jour levé, on fait un repos en halte gardée. Des feux sont allumés pour faire le café, mais à peine l'eau commence-t-elle à bouillir dans les marmites que les sentinelles signalent des cavaliers sur la route de Chiquihuite, celle du retour. DANJOU prend sa lorgnette: «Aux armes! l'ennemi».

En quelques instants, les marmites sont renversées, les mulets rechargés, et la compagnie se prépare à faire front. Marchant en colonne par section, prête à toute éventualité, la petite troupe parvient aux abords du village de Camerone d'où soudain part un coup de feu. Un homme est touché, ce sera le premier blessé du combat.

Ce n'est là que la réaction d'une vedette ennemie; la compagnie poursuit sa marche en direction de Chiquihuite, d'abord sans rien rencontrer, mais bientôt les cavaliers mexicains apparaissent, ils approchent.

Massés, ils se séparent en deux colonnes et, sabre à la main, parvenus à soixante mètres, hurlants, ils chargent. Un feu de salve au commandement les bloque net; les Mexicains tourbillonnent et prennent du champ, poursuivis par les balles des légionnaires, le feu ayant continué à volonté.

Un fâcheux incident se produit dans le même temps: effrayés, les deux mulets ruent, se débattent, échappent à leurs conducteurs et filent ventre à terre, vite capturés par l'ennemi. Les vivres pour la journée et la réserve de munitions sont perdus.

Les Mexicains renouvellent les charges à plusieurs reprises, mais plus mollement, DANJOU se dérobant en utilisant la végétation pendant sa marche. Il aurait pu continuer sa route, conservant cette même tactique, efficace contre de la cavalerie, mais l'hacienda de Camerone, qu'il avait remarquée, offrant un point d'appui éventuel pour le convoi de la Soledad, il préfère accepter le combat.



30 avril 1863, 8h30 du matin. Les cavaliers mexicains chargent la compagnie DANJOU aux abords du village Camerone

C'est l'acte d'un Chef et d'une troupe qui attirent sur eux le principal de l'effort de l'adversaire, au bénéfice du convoi qu'ils ont mission de protéger.

Baïonnette au canon, en masse cohérente, les légionnaires se ruent vers l'hacienda au cri de «Vive l'Empereur!» et y pénètrent par les deux portes cochères du mur ouest, donnant accès dans la cour intérieure ou corral. Ils bondissent dans la maison, que les Mexicains occupent déjà en partie, soit le hangar extérieur, la chambre du nord-est et tout le premier étage. Les légionnaires ne peuvent prendre possession que de la seule chambre restant libre, à l'angle nord-ouest.

DANJOU répartit ses hommes judicieusement, faisant barricader les deux portes cochères avec des madriers, des planches, des débris de toutes sortes. Faute d'outils, impossible de créneler les murs. Sans aucune vue vers l'extérieur, il faudra se borner à interdire l'accès des brèches et le franchissement du mur d'enceinte.

C'est dans ces conditions précaires que soixante-cinq hommes vont tenir dix heures contre un ennemi très supérieur en nombre, brave et entreprenant, et qui les cerne complètement.

Neuf heures. Déjà, la chaleur monte, tandis qu'une sorte de trêve s'est établie entre les combattants; du reste, les cavaliers mexicains — veste de cuir, pantalons de cheval par dessus les bottes, éperons embarrassants, sabres, lances et surtout les courtes carabines Spencer sans baïonnettes — ne sont guère armés et équipés pour le combat à pied; ils comprennent en outre qu'ils ont affaire à des gens qui savent se battre. «Nous attendîmes fièrement l'attaque», a écrit MAINE.

Cependant, l'unique bouteille de vin en possession de l'ordonnance du capitaine DANJOU est partagée entre tous: quelques gouttes à chacun dans de creux de la main.



C'est le seul liquide disponible; toute la journée, la 3<sup>e</sup> compagnie se battra sans manger et la gorge sèche.

Avant d'engager la lutte, le colonel MILLAN envoie son officier d'ordonnance interpellé le sergent MORZICKI, perché sur le toit en observation; il s'exprime en français: «<Nous sommes plus de 2 000, vous n'êtes que 60; déposez vos armes; vous aurez la vie sauve>>. MORZICKI descend du toit, rend compte à DANJOU qui le charge de répondre qu'ils ont des cartouches et qu'ils ne se rendront pas. Furieuse, l'attaque se déclenche; DANJOU se multiplie et donne une âme à la défense. C'est sans doute pendant cette phase du combat et avant d'être frappé par la balle qui le tua, qu'il fit promettre à ses hommes de lutter jusqu'à la dernière extrémité. «Nous l'avions juré» a rapporté le caporal MAINE.

Il est environ onze heures quand le sous-lieutenant prend le commandement après la mort du capitaine DANJOU. À ce moment, les trois bataillons d'infanterie de MILLAN arrivent sur le lieu du combat, l'officier mexicain adresse lui-même une nouvelle sommation au sergent MORZICKI qui n'en réfère pas à son chef pour répondre «par un mot peu parlementaire et sans équivoque».

La situation empire. Ayant pratiqué des ouvertures dans le mur et dans le plafond les Mexicains tuent les défenseurs de la chambre que nous tenions, puis, se trouvant maîtres de tous les bâtiments, ils y mettent le feu et se retirent. La chaleur, la fumée rabattue par le vent sur la cour, s'ajoutent aux souffrances de nos soldats. «Pour les blessés surtout, la situation devient intenable avec cette fumée, jointe à celle de la poudre, et à la poussière... Une écume blanche nous montait aux coins de la bouche et s'y coagulait; nos lèvres étaient sèches comme du cuir; notre langue tuméfiée avait peine à se mouvoir; un souffle haletant, continu, nous secouait la poitrine; nos tempes battaient à se rompre et notre pauvre tête s'égarait...»

VILAIN ayant été tué vers deux heures de l'après-midi, MAUDET exerçait le commandement avec une énergie égale, mais un commandement purement moral. À cinq heures, il n'a plus que douze hommes en état de combattre. Les attaques cessent soudain et il semble aux derniers défenseurs de Camerone qu'un secours leur arrive. Il n'en est rien: MILLAN a groupé ses hommes et les harangue; il leur dit qu'étant plus de vingt contre un, ils se déshonorent en ne mettant pas fin à cette lutte par un dernier effort. Les légionnaires ne perdent pas un mot et l'un d'eux, un Espagnol nommé BARTHOLOTTO, traduit à mesure. Une troisième sommation est faite à laquelle personne ne répond. Alors, tambours battant, clairons sonnans, le flot des Mexicains se rue de toutes parts.

MAUDET se trouve bientôt seul avec un caporal et trois légionnaires; les gibernes ont été vidées; une dernière salve est tirée, puis, sortant de leur abri, les quatre hommes se jettent la baïonnette en avant sur les Mexicains. Mais tous tombent avant de les atteindre; MAUDET reçoit deux balles malgré le dévouement du légionnaire CATTEAU qui s'est jeté devant lui pour faire un rempart de son corps et tombe foudroyé, atteint de 19 halles.

C'étaient les derniers. Voici les noms de ces douze hommes: sous-lieutenant MAUDET, sergent MORZICKI, caporaux BERG, MAGNIN, MAINE, Légionnaires BARTHOLOTTO, LEONARD, CATTEAU, WENZEL, CONSTANTIN, KUNASSEK, GORSKI.

«Il est six heures du soir, et le soleil descend sur cette scène de géants».



Le caporal MAINE, les Légionnaires WENZEL et CONSTANTIN, quoique blessés, restent seuls debout. Le colonel mexicain COMBAS arrête à temps la horde d'hommes qui se précipite sur eux; plein d'égards, il les conduit vers son chef, abattant en chemin un cavalier irrégulier qui s'est rué vers les trois hommes en lâchant sur eux des deux mains, deux coups de pistolet. «C'est là tout ce qu'il en reste» demande le colonel MILLAN en les voyant. Et il ajoute: «Pero, non sun hombres, sun Demonios!», et aussitôt, il donne des ordres pour faire soigner les blessés, faisant preuve d'une attitude chevaleresque qui se maintiendra par la suite.

Sur les 65 combattants, 2 officiers et 22 Légionnaires avaient été tués; 1 officier et 8 hommes, mortellement blessés, moururent sur place; 19 moururent en captivité de leurs blessures; 12 hommes, presque tous blessés avaient été fait prisonniers; un seul, le tambour LAÏ, fut retrouvé vivant le lendemain du combat (1).

Les Mexicains eurent plus de 300 tués, chiffre avoué par eux, mais le chiffre total de leurs pertes devait dépasser 500 hommes.

Parmi les cadavres qui purent être identifiés par le colonel JEANNINGROS le lendemain matin, se trouvait celui du capitaine DANJOU. Il fit prendre la main articulée, en bois. Conservée actuellement au Musée du Souvenir de Sidi-Bel-Abbès, elle représente une des reliques les plus précieuses de la Légion, et, chaque année, lors de la prise d'armes du 30 avril, le coffret qui la contient est tenu par un officier supérieur aux côtes du Drapeau du 1<sup>er</sup> Etranger.

Pendant tout le temps que l'Armée française demeura au Mexique, par ordre du maréchal FOREY, toute troupe passant auprès de l'hacienda de Camarone faisait front et présentait les armes.

Sur la demande du colonel JEANNINGROS, l'empereur NAPOLÉON III décida à titre exceptionnel, que le nom de << **Camerone**>> serait inscrit sur le Drapeau du Régiment Étranger (2) et que, en outre, ce nom suivi de ceux de **DANJOU, VILAIN et MAUDET** serait gravé en lettres d'or sur les murs des Invalides, à Paris (3).

(1) Arrivant le 1er mai sur le lieu de la lutte, le colonel JEANNINGROS y trouva un seul des nôtres encore vivant: c'était le légionnaire LAÏ, tambour de la compagnie. Il était percé de sept coups de lances et de deux balles. Laissé pour mort sur le terrain, dépouillé de ses vêtements, il avait manqué d'être enterré vivant. Ce fut lui qui, le premier, fit le récit du combat de Camerone. Le tambour LAÏ reçut la croix de la Légion d'honneur.

(2) Cette inscription «Camerone 1863» figure actuellement sur tous les Drapeaux et Étendards des Régiments Étrangers.

(3) La décision de l'Empereur ne fut exécutée que 82 ans plus tard, sur l'initiative du général BLANC, directeur du Musée de l'Armée. Envoyée de Sidi-Bel-Abbès, une plaque fut scellée au premier étage de la cour d'honneur en présence du général BLANC et du colonel GAULTIER, commandant le dépôt commun des Régiments Étrangers (6 août 1949).

Enfin, en 1892, un monument fut élevé sur l'emplacement du combat et reçut une inscription en latin dont le texte «dans la tradition de l'orgueil à la fois lyrique et simple de la Légion» est désormais bien connu:

**ILS FURENT ICI MOINS DE SOIXANTE**

**OPPOSÉS A TOUTE UNE ARMÉE**

**SA MASSE LES ÉCRASA**

**LA VIE PLUTOT QUE LE COURAGE**

**ABANDONNA CES SOLDATS FRANÇAIS**

**LE 30 AVRIL 1863.**

Camerone! Il n'est pas un Légionnaire qui ne prononce ce nom avec piété et orgueil. Camerone! c'est le symbole des plus hautes vertus militaires; c'est la folle bravoure, le courage qui se hausse au prodige, le serment tenu jusqu'à l'ultime sacrifice (1).

(1) Dans un rapport du général MONCLAR, commandant le bataillon français de l'O. N. U. en Corée, on peut lire: «Combat de la 3<sup>e</sup> compagnie (Twin Tunnels, 1<sup>er</sup> février 1951) «L'ennemi arrive à portée d'armes individuelles des P. C. et des trains. Le commandant L. M... donne l'ordre de tenir coûte que coûte... Deux sous-officiers de la Légion mettent alors leur képi blanc et disent qu'il faut «Faire Camerone»...»

Rappelant aux passants la mémoire du capitaine DANJOU et de ses compagnons, envoyée de Sidi-Bel-Abbès par le colonel AZAN, une plaque a été apposée en 1938 sur la façade de la maison natale du capitaine, à Chalabre (Aude). Les décorations du héros figurent dans le salon, à la place d'honneur.

Fruit de longues années de recherches, tout ce qu'il était possible de réunir comme documentation écrite ou iconographique, presque toute inédite, sur le combat de Camerone, a été publié par l'auteur de ces lignes, dans la revue *La Légion Etrangère* devenue *Vert et Rouge*.

L'ensemble de cette documentation présente sur le sujet, un intérêt unique. Les deux documents principaux sont: la lettre du colonel JEANNINGROS, du 1<sup>er</sup> octobre 1863, à la suite de laquelle l'Empereur Napoléon III autorisa l'inscription du nom de Camerone sur le Drapeau du Régiment Etranger; et le texte autographe des paroles d'adieu prononcées par le général JEANNINGROS devant la tombe de Camerone, le 25 février 1867, au moment de quitter le Mexique.

De l'ensemble de cette documentation, le commandant OUDRY, de la Légion, a tiré une synthèse définitive qui, également, a paru dans la revue *Vert et Rouge*.